



L'ÉCHONILH'JAZZ

JOURNAL DU FESTIVAL de CONILHAC 2014

Rédacteurs du Journal :

Jérôme BAUGUIL, Jean Michel CHESSARI, René GRAUBY

Avishai Cohen: «Le jazz, c'est la liberté»

28/02/2011 Par: H. Mechaï et E. Thwadi-Yimbu

Vous avez été remarqué par Chick Corea, qui a lui-même été l'élève de Miles Davis... Que pensez-vous de cet héritage musical ? Quels souvenirs avez-vous de cette période à New York ?

Je pense que c'est une très belle histoire. C'est comme lorsqu'un homme rencontre une femme et qu'ils ont de beaux enfants.

J'ai vraiment été heureux d'être choisi par Chick Corea pour jouer avec lui. Mais je n'ai pas seulement été chanceux, je l'ai aussi mérité. J'étais très ambitieux et je travaillais beaucoup. Je me vouais à la musique depuis ma tendre enfance. Donc quand j'ai eu l'opportunité de le rencontrer, je l'ai saisi. Quand je pense que Chick jouait lui-même avec Miles, me fait sourire parce que l'histoire recommence. Je suis heureux d'avoir appris des meilleurs.

Quelles sont vos sources d'inspiration ?

Tout. La nature, les gens... L'inspiration est omniprésente. Cela dépend de la manière dont on est connecté et du degré d'ouverture. Je ne veux pas savoir réellement ce qui est une source d'inspiration pour moi mais je sais que tout prête à l'inspiration. Je refuse de la provoquer car elle peut disparaître. Mais elle est là ; cette plante en face de moi, cette fenêtre, le vent, l'odeur, l'honnêteté...

Vous êtes très apprécié dans le milieu du jazz, considérez-vous que vous faites partie de son histoire ?

Si quelqu'un veut dire que je fais partie de l'histoire du jazz, cela ne me dérangera pas. Mais ce n'est pas mon rôle. Mon but est de faire ce que j'aime. J'ai commencé à jouer de la musique avant d'entendre n'importe quel compliment. Ce n'est pas ce qui me conduit. Je suis ce que je suis.

Qu'est-ce que le jazz ?

Le jazz, c'est la liberté. Le jazz, c'est accepter la musique. Je suis aussi d'accord avec ce que disait Duke Ellington. « Il n'y a que deux sortes de musique : la bonne et la mauvaise ». On ne peut être que générique lorsqu'on parle de la musique sinon ce serait la verrouiller.

Quel regard portez-vous sur votre carrière ?

J'essaie de ne pas porter de jugement sur ma carrière mais j'espère que mon style est plus épuré qu'avant. Ce que je peux dire après des années de pratique, c'est que j'en fais moins. Parce que j'arrive à en dire plus avec moins. C'est ce que je ressens.

A propos de votre évolution artistique. Quand on écoute vos albums précédents, on a l'impression d'un musicien qui veut montrer ce qu'il sait faire. Avec Seven Seas, on ressent plus un musicien qui affirme son identité...

C'est probablement vrai. Quand on est jeune, on veut montrer qu'on peut tout faire, tout jouer. L'expérience laisse plus de place à soi. La maturité remplit ces petits vides et chasse la peur. On a du temps pour travailler sur sa personnalité.

Votre univers musical est imprégné de couleurs qui racontent des histoires. Au départ, elles sont brillantes et après elles deviennent plus profondes. Particulièrement dans Aurora.

Ce sont les chroniques de ma vie qui ont évolué avec le temps. J'aime le fait que j'étais anxieux étant plus jeune. Et maintenant, je suis complètement tranquille. Désormais, je peux transmettre cette anxiété aux jeunes musiciens. Ce sont ces combinaisons de la vie et toutes ces couleurs, je les vois aussi.

Le public est très réceptif et participatif lors de vos concerts. Cela tient peut-être à la manière dont vous tenez votre contrebasse, ouverte sur l'auditoire. Pouvons-nous dire de vous que vous êtes comme une métaphore de votre musique. Vos pieds sont ancrés au sol mais votre tête est dirigée vers le ciel, comme un arbre.

La métaphore me va car j'aime les arbres. J'y fais référence dans *Aurora*. Ils représentent une source d'inspiration. J'aime la comparaison, car sur scène, j'ai les pieds fixés au sol mais en même temps je continue à voler avec ma tête, tournée vers le ciel. L'un ne va pas sans l'autre. On ne peut pas voler si on n'est pas connecté à la terre.

Votre musique puise ses racines dans l'hébreu, l'arabe, le yiddish, le ladino... Elle pourrait être un beau message de paix pour le Moyen-Orient.

Je suis heureux que ma musique produise cet effet. Mais ce n'était pas mon but. Je ne suis pas un politicien. Chacun veut être libre et être considéré d'égal à égal. Si je dois dire quelque chose à propos de ma musique et de la relation Israël/Palestine c'est que nous devons être en mesure de parler et de se comprendre. C'est comme une bénédiction.



La 16^e édition du festival de jazz a refermé ses portes



Le groupe des organisateurs, tous amateurs de jazz et de convivialité.

Conilhac, plat pays du jazz et du Corbières a refermé les portes de son festival. Kenny Garrett ou Orlando, musiciens que l'on a pu entendre lors de cette 16^e édition sont désormais de proches connaissances musicalement. Mais connaissez-vous les personnes qui vous accueillent, qui gèrent les petites choses qui font de Jazz Conilhac un festival connu et reconnu.

Tous amateurs de jazz et de convivialité, tels sont les organisateurs.

Pour eux, le festival commence bien avant le mois de novembre. Les principaux préparatifs et non les moindres consistent à déterminer le programme, à la recherche des partenaires ainsi que le budget

de la communication (programmes, dépliants, presse, affichage).

Ensuite pendant le festival ils deviennent cuisiniers, chauffeurs, présentateurs, hôtesse, déménageurs, éclairateurs, photographes, gestionnaires ou artistes pour une représentation unique et éphémère à la cave à jazz.

Ils deviennent aussi journalistes à l'instar des rédacteurs de "L'Echonil'jazz". Ce petit journal permet de connaître tout sur les musiciens présentés mais aussi sur l'aventure que vivent les organisateurs pendant le festival.

Ce "Big Band" d'organisateur est pendant un mois sous haute tension. A la fin, l'équipe a un peu le blues mais pour

se reconforter elle pense déjà à la prochaine édition pour préparer de belles soirées de convivialité et de qualité.

La photo et l'article datent de 2002. Si certaines personnes ne sont plus là, d'autres ont pris le relais et le festival continue d'exister 28 ans après sa naissance.



Jérôme BAUGUIL est présent comme les années précédentes sur le Festival de jazz de Conilhac. Il vous attend tous les soirs sous le chapiteau pour parler avec vous de « L'atelier et autres nouvelles », de deviser sur « La porte capitonnée », le polar sur le jazz, ou encore de feuilleter « Une année de jazz », tous trois présentés à l'édition 2014 du JIM (Jazz in Marciac). L'Echonnil'jazz vous propose, sous forme de feuilleton, une rencontre plus intime avec Jérôme que l'on retrouvera toutes les semaines dans ces colonnes. Voici le premier volet de l'interview de notre auteur de polar.



Jérôme, quelles sont tes impressions sur l'édition 2013 de Conilhac ?

L'édition 2012 avait été une belle réussite, souvenez-vous : Stefano Di Battista, China Moses, Omar Sosa et Paolo Fresu, Bonga à Ferrals, Tigran Hamasyan, le Big Band Brass... Pas mal non, comme programme ? Par conséquent, l'édition 2013 proposait un nouveau défi, celui de faire aussi bien sinon mieux. Un indicateur s'avère être tout de même assez révélateur : les soirées affichaient complets, sauf la première qui est comme toujours la soirée de lancement du festival, placée en début de mois... Passons en revue le festival. La soirée d'ouverture fut pour nous tous un moment de tristesse, avec la disparition du talentueux contrebassiste Serge Oustiakine, un habitué de Conilhac, un musicien à l'écoute pour ses partenaires de jeu et surtout une personne d'une grande humanité. On était un peu orphelin ce soir-là, orphelin de l'homme, orphelin du musicien, tous marqués et déstabilisés par cette soirée bancale, comme un écho teintant dans une coquille vide. Sans première partie, un concert, quel que soit le style de musique, laisse bien souvent une impression bizarre parce que l'artiste vedette a la charge, lui tout seul, d'habiller la soirée. Après l'hommage rendu à Serge par toute la salle dans un poignant « Georgia on my mind », le quartet de John Scofield a déversé avec application son jazz fusion, un savant mélange de funk, de distorsions électriques, de sonorités teintées également de blues comme pour rendre hommage aux premiers amours du guitariste, partenaire de Miles dans les 80's. En grand professionnel, le gentleman barbu à la chemise rayée a insisté pour ne pas trop faire patienter le public venu écouter aussi la première partie initialement programmée... Sa musicalité, son sourire et ses mimiques scéniques furent un rayon de soleil dans une soirée bien sombre. La cave à jazz fut elle-aussi enlevée, assurée, et c'est à souligner, au pied levé par les musiciens de Jean Santandrea. La seconde soirée a été sans contexte un moment fort du festival. Dès l'ouverture, avec son morceau rendant hommage à Claude Nougaro, Richard Galliano, n'a eu de cesse de détourner la sonorité de son piano à bretelles comme nul autre musicien. L'homme referme, étire les soufflets, écarte ses coudes avant de les rapprocher pour jouer avec eux comme s'ils étaient des jumeaux. Galliano se penche, grimace, sourit en haussant sa ceinture scapulaire et les sonorités suivent, impriment quelque chose de novateur. Et soudain l'instrument n'a plus rien à voir avec celui qui attirait les regards dans les bals à papa d'après-guerre. J'ai le souvenir d'être resté calé dans le creux d'un pilier de la salle, debout, hypnotisé par les doigts qui rebondissaient sur la blancheur des petits boutons, bercé par la tendresse des atmosphères. Monsieur GALLIANO est un alchimiste qui change à sa guise la couleur du son, teinte les notes, peint le contour des silences, redéfinit les ombres des atmosphères. Le samedi 16 novembre, c'était le quartet de l'excellent saxophoniste Samy Thiebault. Samy me fait penser à Coltrane, et moi qui joue de la batterie, on ne peut pas écouter Trane sans avoir une oreille aimantée sur Elvin Jones. John et Elvin, c'est Starsky et Hutch, Laurel et Hardy, Stone et Charden... tellement indissociables l'un de l'autre, à tel point que le son de l'un n'a jamais eu de cesse d'influencer le son de l'autre. Et Samy me donne envie de me noyer dans la musique de John. Le son de Samy, son phrasé, sa tenue de l'instrument, tout rappelle le dieu vivant américain. Samy tache bien sûr de se démarquer de son maître et je trouve qu'il y parvient avec une grande intelligence. La seconde partie proposait le trio de Jacky Terrasson, avec le brillant Darryl Hall à la contrebasse et l'époustouflant batteur Lukmil Perez. Que dire ? On a zigzagué au gré des styles, des ambiances et des tonalités. On aurait dit que les doigts de Jacky lui désobéissaient, qu'il était constamment en train de les rappeler à l'ordre : valse, tango, latino, musique classique. Les phalanges indisciplinées gesticulaient, n'en faisaient qu'à leurs têtes ; les notes se mélangeaient, rebondissaient, s'égarèrent puis se retrouvaient, le tempo s'accélérait, ondulait avant de marquer enfin une pause. Et l'auditeur, me direz-vous, dans tout cela ? Il suivait, bien obligé car Jacky ne le lâchait pas. Le pianiste a quand même bien été obligé de le lâcher momentanément avant de l'agripper à nouveau à la cave à jazz avec Samy et ses acolytes. Je ne savais pas du reste qu'un pianiste pouvait jouer avec une dame sur ses genoux... la cave fut d'anthologie, les fous-rires aussi car Jacky apprécie le Corbières à toute heure, même tard dans la nuit, surtout au moment où il est temps de s'éclipser... Incontestablement ma plus belle soirée 2013 à la cave !!! Le 22 novembre, le J. Santandrea jazz band nous proposait une soirée rafraîchissante autour de la chanson française avant de découvrir, le lendemain à Ferrals, dans la traditionnelle soirée délocalisée, la douceur de la voix de Mayra Andrade, une artiste sensible, surfant toutefois sur des accents proches de la pop music. Pour la dernière soirée de cette édition 2013, le Big Band 31 de Philippe Léogé habillait la voix et le swing de Kellylee Evans. De la grâce, de l'aisance et une présence sur scène sans faille se dégagèrent de la canadienne pour un répertoire faisant le grand écart entre Nina Simone, Ella et Sarah Vaughan. Le jazz vocal rencontre décidément beaucoup de succès auprès du public dans la plupart des festivals que je traverse et c'est tant mieux. Ici à Conilhac, Stacy Kent, China Moses, Kellylee Evans, mais aussi Virginie Teychené se sont déjà produites. A présent, je n'attends plus qu'une seule chose, que la nouvelle chouchou de Marciac, la franco-américaine, l'extra-terrestre Cecile Mc Lorin Salvant, pose ses valises en pays cathare...

LE SAVIEZ-VOUS? La célèbre trompette de Dizzy Gillespie a été coudée par accident au cours d'une soirée anniversaire de son épouse. Deux de ses amis, Stump et Stumpy, danseurs comiques de claquettes ont quelque peu chahuté sur la scène et sont malencontreusement tombés sur la trompette lui donnant la forme que l'on connaît. Dizzy entra dans une colère noire mais utilisa l'instrument pour jouer toute la nuit. Plus il jouait, plus il aimait ce son étrange, légèrement voilé. Pour ce maniaque du son, ce fut une révélation au point qu'il commanda à son facteur d'instruments la réplique de la trompette accidentée. Le fameux « Bent Horn » venait de naître. Dizzy confiera quelques années plus tard que c'était la meilleure chose qui lui soit arrivée.

JAZZ/CONILHAC et LA SUITE...

SAMEDI 8 NOVEMBRE

**BIG BAND BRASS
ART JAZZ CREATION
Direction D. RIEUX**

Cave : L'AFFAIRE à SWING



**DIMANCHE 9 NOVEMBRE
16 h. (Eglise)
MESSE GOSPEL avec
SANTANDREA GOSPEL**



**RETOUR
SUR 2013**

John SCOFIELD

